Abbé ULPAT
Ancien Chapelain de Saint-Gens

Saint Gens

En Vente :
Magasin de l'Ermitage de Saint-Gens
Le Beaucet par Saint-Didier
(Vaucluse)

Bx. Avignon

Abbé ULPAT
Ancien Chapelain de Saint-Gens

Saint Gens

CENTRE d'ANTHROPOLOGIE
RELIGIEUSE EUROPÉENNE

En Vente :
Magasin de l'Ermitage de Saint-Gens
Le Beaucet par Saint-Didier
(Vaucluse)

16

Saint-Saturnin-lès-Apt, ce 2 Août 1949

PRÉFACE

Durant mon court séjour à Saint-Gens, j'avais jeté sur le papier quelques notes touchant la vie et le culte de notre cher et glorieux Ermite. Le temps ne m'a pas permis de les achever. A mon départ, 8 Mai 1945, je les laissais dans les archives de la cure du Beaucet.

Mon successeur, l'Abbé Blaise, les y trouva et les fit paraître sur le « Petit Echo ».

Il désire maintenant les grouper et les publier en fascicule. C'est une excellente idée. A notre époque où il faut agir vite, les pèlerins auront tôt fait de prendre connaissance des choses essentielles, relatives à Saint-Gens. Une petite heure de lecture leur suffira.

Mais, comme tout ce qui est court et hâtif, reste entaché d'imperfections, je sollicite humblement l'indulgence des lecteurs cultivés.

Ces notes ont pour but de renseigner « illico » les gens du peuple qui n'aiment pas les choses longues et compliquées.

Puissent-elles contribuer à leur faire aimer davantage Saint Gens, et, grâce à lui, à les rapprocher du Bon Dieu.

Abbé ULPAT,
Ancien Curé du Beaucet
et Chapelain de Saint-Gens.

[n° 1315]

PRÉLIMINAIRES CRITIQUES

Tout d'abord une remarque préliminaire s'impose. *Histoire* ne veut pas dire *Légende.* L'histoire c'est le récit de faits réels, qui ont vraiment existé autrefois ; tandis que la légende c'est de la pure invention ou de la broderie, nous dirions en style vulgaire « de la blague. »

Or, parce que dans la vie d'un Saint on trouve des *Miracles,* c'est-à-dire des événements extraordinaires qui dépassent les forces de la nature et frappent de stupeur, va-t-on conclure que ce Saint n'a jamais existé du moins que ce qu'on lui attribue n'est pas arrivé ? Mais il faudrait prouver auparavant que le miracle est impossible ce qui revient à dire que Dieu n'existe pas ou que s'il existe il ne s'occupe pas de nous.

Quant à nous qui croyons, et sur de bonnes preuves, au surnaturel ce n'est pas à cause de ses miracles que nous rejetterons un Saint et le traiterons de légendaire. Cependant, n'étant pas plus crédules que les autres et tout aussi intelligents, nous aimerons à connaître la vie de ce Saint, à vérifier les raisons de son existence, à étudier son histoire.

Pour Saint Gens, puisque c'est de lui qu'il s'agit, il a son sanctuaire dans les montagnes du Beaucet où depuis un temps immémorial on vient en pèlerinage de toute la Provence.

De plus Monteux revendique la gloire d'avoir donné naissance à Saint Gens et chaque année (1) la paroisse y vient en pèlerinage. Ce pèlerinage est très ancien : il remonte au lendemain de la mort de Saint Gens. Nous en avons la preuve dans la pieuse coutume qui s'est conservée jusqu'à nos jours de l'*ABSOUTE DITE AU TOMBEAU DU SAINT.* Actuellement on en fait une prière pour les morts du pèlerinage. Mais l'« absoute au tombeau » comme le nom l'indique, est une prière d'intercession pour celui qui repose dans le tombeau. Donc, quand la coutume s'en est établie, Saint Gens n'avait pas encore été canonisé, car on ne prie pas pour les Saints, mais on les prie.

Poussons plus loin nos recherches. Si Saint Gens a existé, on doit trouver ici ou là, sous une forme ou sous une autre, des traces de son passage. Qu'on les recherche, qu'on les examine, qu'on les classe, en cela précisément consiste le *TRAVAIL DE L'HISTOIRE.*

Ne nous étonnons pas si dans les années qui suivirent immédiatement la mort de Saint Gens, rien n'a été écrit sur lui. Assurément

---

(1) Le Dimanche qui suit le 16 Mai.

une biographie faite par les contemporains du Saint, serait des plus précieuses. Mais ne jugeons pas de cette époque lointaine comme de la nôtre. Les gens du XII[e] siècle, surtout les pauvres et les humbles, n'avaient pas comme nous la « manie écrivante » et les événements les plus considérables se confiaient bien davantage à la mémoire qu'au parchemin.

Les plus anciens documents ayant trait à Saint Gens concernent plutôt son culte que sa vie. Le premier en date est celui qui mentionne sa *CANONISATION* par les Evêques d'Avignon, de Cavaillon, de Carpentras et de Vaison. Il nous est rapporté par l'historien comtadin de Cambis-Velleron qui, sans donner de date ni de lieu précis, a l'air de la placer dans la première moitié du XIII[e] siècle. A ce moment-là, remarquons-le, Saint Gens était déjà vénéré comme un Saint par la piété populaire qui le canonisa, paraît-il, même de son vivant ; et dans l'acte ecclésiastique précité il faut voir plutôt une approbation du culte de Saint Gens qu'un décret proprement dit de Sainteté.

Le Second document est un bref du Pape Clément VI daté de 1265 accordant des indulgences aux pèlerins de Saint-Gens.

Par la suite les écrits se multiplient sans grand intérêt pour l'histoire.

A défaut de documents écrits nous avons pourtant *QUELQUES VESTIGES MONUMENTAUX* qu'on dit avoir été en rapport direct avec Saint Gens. On montre encore son lit dans la Val-Sainte à mi-chemin entre le Beaucet et l'Ermitage, grosse pierre brute dans laquelle se dessine en creux la forme vague d'un corps humain. Dans la chapelle du désert on vénère son tombeau. Ici c'est la fontaine où il venait boire, là qu'il rencontra sa mère. Enfin, disséminés dans la campagne environnante, de petits oratoires rappelant naïvement le souvenir de tel ou tel de ses actes. Tous ces vestiges notre piété aime à les parcourir en évoquant l'image du Saint auquel ils ont appartenu et qui, semble-t-il, gardent un peu de son âme candide et lumineuse.

Que savons-nous de lui, car, en définitive, cela seul nous importe. Avouons-le humblement, nous ne savons pas grand'chose. Tout ce qu'on dit vient de la *tradition,* c'est-à-dire, du témoignage oral transmis de bouche en bouche depuis ses contemporains jusqu'à nous. Il est possible que maints détails ne soient pas historiques, car la piété populaire, avide de merveilleux, plus encore autrefois qu'aujourd'hui, a pu broder. D'ailleurs dans l'histoire des Saints *L'INFAILLIBILITÉ DE L'ÉGLISE* n'est pas en cause comme sur le dogme ou la morale. N'empêche que sous l'embellissement de la légende se cache toujours un fond plus ou moins grand de vérité.

HISTOIRE DU SAINT

Il naquit à Monteux, petite ville du Comtat, dans les premières années du XII[e] siècle, sans qu'on puisse fixer pour sa naissance et pour sa mort de date rigoureusement exacte. Ses parents étaient de condition très humble, de pauvres paysans. Son père s'appelait Bournarel et sa mère Berthe ou Imberte. Le nom de GENS qu'on lui donna au Baptême signifie en langue d'Oc beau, gracieux, charmant ; car il est à remarquer, qu'à cette époque, l'usage n'avait pas encore prévalu d'imposer aux nouveaux-nés le nom d'un Saint, mais qu'on leur donnait un nom qui s'harmonisait avec leur physionomie.

On dit ses parents avoir été très pieux et lui-même, prédestiné dès sa naissance, avoir mené une jeunesse exemplaire. Bien que nous ne sachions rien de plus de ses premières années il n'est pas défendu de nous le représenter obéissant, travailleur, pieux, grave déjà, charitable...

Quelle devait être sa vie ? Celle des pauvres et des laborieux. Imaginons une famille de paysans où il faut travailler sans relâche, où il y a à peine le nécessaire. Encore ne faut-il pas la comparer aux familles rurales modernes, même les plus deshéritées, car huit siècles de progrès ont amélioré considérablement les conditions sociales. L'époque de Saint Gens se place dans le Moyen-Age. Qu'on songe à la dureté d'existence des gens d'alors, surtout des paysans. Les chroniqueurs du temps nous les montrent dans une misère extrême : attachés à la glèbe dont ils étaient inséparables, pas ou presque pas d'argent, mal nourris, mal logés, toutefois heureux à peu de frais et n'ayant d'autre idéal que celui de la famille et de la religion.

Autre remarque sur les mœurs de ce temps là et qui nous aidera à comprendre la suite du récit. Le moyen-âge, surtout le Haut Moyen-Age, bien qu'étant l'époque par excellence de la foi ardente et agissante, puisque c'est l'époque des croisades, des cathédrales, des grands ordres religieux... n'allait pas, et dans les campagnes plus que dans les villes, sans un certain mélange de grossières superstitions issues du paganisme. Cela s'explique si l'on songe que le christianisme, bien qu'ayant pénétré tous les milieux, n'était pas encore arrivé à extirper de l'âme populaire les derniers vestiges de l'idolâtrie ancestrale. Les villes ou cités avaient été les premières à recevoir la foi ; les campagnes ne furent converties que bien plus tard. Cette priorité chrétienne des citadins sur les campagnards creusa entre eux un profond abîme

qui mit longtemps à se combler et valut aux derniers le qualificatif de « pagani » ou païens, d'où est sorti le nom français de « paysan ». On cite par exemple la coutume qu'avaient les Montiliens, pour la fête de Saint Raphaël, de se rendre en procession à sa chapelle et après les prières d'usage de plonger dans les eaux du Ricavel la statue du Saint, croyant par ce geste s'attirer la vengeance du Saint, qui les inonderait d'une pluie abondante. Par ignorance ou impossibilité d'agir, le clergé laissait faire. D'une foi plus éclairée que ses compatriotes, Gens s'efforçait de leur montrer le ridicule de telles pratiques et de les convertir. Mais allez donc lutter, surtout à son âge et dans sa condition, contre les préjugés populaires ! Le Saint ne s'attira que moqueries et représailles. Il dut sans doute revenir plusieurs fois à la charge tant et si bien que la vie lui devint impossible. Peut-être même lui aurait-on fait un mauvais parti s'il avait continué. Découragé dans son apostolat il résolut de partir. Où ? il n'en savait rien. Il irait à l'aventure, comme ces croisés, comme ces pèlerins qu'il voyait parfois et dont on lui racontait l'histoire exaltante. Pourtant il lui en coûtait de quitter son pays, ses parents, ses amis. N'importe il était trop malheureux pour rester car on ne le comprenait pas. Un jour donc sous prétexte d'aller travailler dans les champs, il partit à l'insu de tout le monde.

Poussant devant lui ses deux vaches, il se dirigea sur Venasque, cité gallo-romaine dominant toute la plaine du Comtat et jadis très célèbre. Mais, arrivé sur l'emplacement actuel de Saint-Didier où ne s'élevait qu'une modeste chapelle en l'honneur du dit Saint, ancien Evêque de Venasque tué là par des brigands, une voix intérieure l'engagea à bifurquer à droite. C'était un vallon frais et verdoyant conduisant à un petit village dominé par un château. Toujours préoccupé de fuir, Gens ne s'enquit pas même du bien qu'il traversait, quel était son nom, à qui appartenait-il. Pourtant c'est près de là qu'il allait se fixer. *Le Beaucet* (c'est de lui qu'il s'agit) n'a jamais eu la prétention d'un gros village et, de ce temps là, il ne comptait que quelques maisons avec l'Eglise, groupées au pied du château fort bâti sur le plateau.

Or donc notre Saint, avide de solitude et de prière, dépasse le Beaucet sans y entrer et le voilà qui s'engage plus loin et plus haut dans les gorges montagneuses qui sont à l'Est. Actuellement que de ce côté là le chemin est tracé, qu'il y a des terres cultivables en bordure et des fermes ici ou là, nous avons peine à imaginer l'aspect de la contrée quand Saint Gens y est venu. Il n'y avait rien alors c'était

« l'affreux désert » dont parle le cantique : ni chemin, ni pâture, ni habitation, mais la forêt sauvage et inculte, pleine de dangers et de bêtes féroces. La main de l'homme a transformé ces lieux et les rendant viables nous donne accès dans un paradis de roches et de verdure que caractérise bien le nom qu'il porte gracieux de *Val-Sainte*. Les paysages de la Grèce sont réputés les plus beaux du monde et ils ont inspiré les plus grands chefs-d'œuvre artistiques ; mais, si les paysages de notre Provence leur sont comparables, je n'en crois pas de plus approchants que celui de la Val-Sainte. Voilà qui contente Saint Gens. Au cœur de ce désert il s'arrête et s'installe. Nous serions tentés de le plaindre en considérant la vie qui l'attend. Pauvre jeune homme, tout seul dans ces bois, sans autre abri que les cavernes, sans nourriture, sans moyen d'existence et de travail, exposé à bien des avaries. Lui pourtant il exultait. La solitude ne lui faisait pas peur puisque c'était elle précisément qu'il recherchait. Tandis que nous, nous en voyons surtout les inconvénients, lui, il en voyait d'abord les avantages en ce qu'elle favorise la méditation et la prière. Et puis il n'était pas insensible aux beautés et aux charmes de la nature répandus avec un tel éclat dans ces lieux au point qu'ils saisissent jusqu'aux plus étourdis. Les Saints sont artistes. A contempler ces pures merveilles, il y trouvait un perpétuel sujet de s'élever vers Dieu. Les rochers capricieux, les arbres, les fleurs, les oiseaux, les sources... de tout cela il bénissait le Créateur. Mais il faut vivre. Il avait beau se contenter de peu, même de très peu, pour vivre il faut travailler. D'ailleurs le travail n'est-il pas lui aussi une forme de prière. Gens avait deux vaches. On nous le représente labourant la terre. Il n'est donc pas défendu de penser qu'il saboucha avec les gens du Beaucet afin de se procurer les instruments de travail, les semences et ce dont il avait besoin. A l'exemple de ces moines paysans du Moyen-Age, lui aussi il défricha la terre et se pencha sur elle.

Quelle devrait-être l'impression des Beaucetois par rapport à Saint Gens ? Il ne devait guère les fréquenter que par nécessité. Ceux-ci ne devaient pas être faiblement surpris à la vue de ce beau jeune homme taciturne dont ils ignoraient l'histoire, peut-être même le nom et qui vivait au fond des bois. Les langues marchaient. Néanmoins sa piétié n'avait rien que de rassurant, voire d'édifiant. On finit par s'y habituer et bientôt par l'aimer. On l'appelait « le Saint ». Sa réputation ne fit que s'accroître quand on apprit qu'un loup ayant dévoré l'une de ses vaches, il avait apaisé le fauve et l'avait attaché à sa charrue en remplacement de sa victime.

Pendant ce temps que faisait-on à Monteux ? Un moment exalté par le départ de Gens, le peuple avait fini par l'oublier. Cela n'avait pas franchi le domaine d'un fait-divers, sur lequel l'émotion et la curiosité se calment vite. N'étaient ses parents qui se rongeaient silencieusement d'inquiétude, personne ne pensait plus à lui. Mais les événements allaient se charger d'y ramener l'attention.

Trois ans déjà avaient passé depuis le jour où le malheureux enfant s'était enfui de Monteux et pas une goutte d'eau n'était tombée dans la région. La sècheresse amenait la famine. Alors on se souvint de Gens, de ses pieux avertissements, des rigueurs qu'on lui fit subir. Peut-être que le ciel se vengeait et qu'on expiait maintenant. De là à conclure qu'il fallait demander pardon au Saint et lui promettre de l'écouter à l'avenir il n'y avait qu'un pas qu'on eut vite franchi.

Mais Gens n'était plus là. Où le chercher ? On se mit donc en campagne. De son côté Berthe, la mère de Gens, ne restait pas inactive. Que de fois déjà, dans les larmes et la prière, elle l'avait cherché, répétant son nom à tous les échos, revenant toujours déçue, mais ne perdant jamais espoir. Une inspiration irrésistible la poussa vers les bois où se trouvait son fils. A trois ans d'intervalle elle suivit donc la route qu'il avait suivie. Que durent penser les gens qui la rencontraient. telle une folle, marchant vers un but sans se préoccuper des circonstances environnantes. Peut-être fit-elle une halte au Beaucet et se renseigna-t-elle. C'est ainsi qu'elle reconnut son fils dans le mystérieux jeune homme qu'on lui dit habiter les bois. Bien vite alors elle dut continuer sa route. Quelle angoisse pour cette malheureuse à l'idée que son fils pouvait vivre dans une telle solitude et un tel dénuement ; mais la pensée de le revoir, de le serrer sur son cœur et de le ramener la comblait de joie.

Elle marche, elle l'appelle. Bientôt, un cri répond au sien et, débouchant sur une clairière, elle l'aperçoit en train de labourer avec son bizarre attelage. De telles entrevues sont impossibles à décrire. Est-il de joie comparable à celle d'une mère retrouvant son enfant qu'elle croyait perdu. Un petit oratoire entouré de chênes verts à 600 mètres de l'ermitage indique l'endroit où se fit la rencontre.

Mais Berthe était chargée d'un message pour Gens, elle devait le ramener à Monteux. Une fois son émotion un peu calmée, elle lui fit part de son désir et de sa requête. La chose n'allait pas sans de grandes difficultés car, outre le mauvais souvenir que Gens avait gardé de ses compatriotes, il avait fait le vœu de vivre en ermite jusqu'à sa

mort. Sa mère avait beau le supplier, se porter garante de la conversion de Monteux, lui il demeurait inflexible. Si pourtant c'était la volonté de Dieu qu'il retournât ? Il se mit donc en prière et crut devoir obéir. Enfin la mère et le fils après s'être retrouvés, n'allaient plus se quitter.

Ici l'on place la tradition de la source miraculeuse. Brisée de fatigue et d'émotion Imberte demande à son fils un verre d'eau. Hélas, lui répond celui-ci, il faudrait aller bien loin pour trouver une fontaine et mes réserves sont épuisées. Mais les Saints ne disposent-ils pas de la puissance même de Dieu. On se trouvait alors dans un endroit des plus arides, à l'extrême limite du vallon où il n'y a que des pierres et des rochers. Inspiré par la grâce Gens renouvelle le geste de Moïse au désert : du bout de son index il touche le rocher et voici qu'il en sort un filet d'eau rafraîchissant où, se penchant, sa mère put longuement étancher sa soif. La source existe encore. Elle coule à 800 mètres environ au sud-est de la chapelle. Elle paraît doublement miraculeuse : miraculeuse d'abord par son existence, car on ne s'explique guère comment une eau puisse sortir du milieu d'un énorme rocher granitique et ne tarisse jamais même au temps des plus grandes sécheresses ; miraculeuse surtout par les guérisons extraordinaires qu'elle a opérées et dont témoigne une multitude d'ex-voto.

A Monteux, Saint Gens fut reçu comme un triomphateur. Il aurait voulu rentrer « incognito ». Mais on l'attendait et il dut subir les hommages des consuls et du clergé, les cloches, la musique, enfin les acclamations de tout un peuple en délire. A sa bénédiction, la pluie se mit à tomber, mettant le comble à la joie universelle.

Il semblait qu'à présent, instruits par le malheur et pardonnés de Dieu, les Montiliens dussent persévérer dans la bonne voie et se montrer dociles aux injonctions de leur Saint compatriote. Hélas ! qui dira l'étendue et la profondeur de l'inconscience humaine ! L'homme est ainsi fait qu'il ne pense à Dieu que quand il a besoin de lui et lui tourne le dos sitôt qu'il croit pouvoir s'en passer. Or donc, avec le temps qui amène l'oubli et le trop d'abondance qui corrompt les âmes, Monteux revint à ses anciens péchés. Peu à peu Gens voyait baisser son crédit. Courageusement cependant il n'en continuait pas moins son œuvre de prophète en tenant à ses compatriotes le langage de la foi avec d'autant plus d'énergie qu'ils le méritaient davantage. Mais il était dit qu'il ne réussirait pas. Mis en

présence de nouveaux désordres à l'occasion d'une fête païenne, son indignation ne put se contenir : il cria tant et si fort que, déjà indisposés contre lui, les fêtards le chassèrent à coups de pierres.

Une fois de plus Gens, le cœur plein d'amertume, mais la conscience en paix, quitta son pays pour toujours.

Il revint à sa chère solitude du Beaucet. L'histoire ne dit pas que ses compatriotes aient eu de nouveau à souffrir de leur sacrilège. Pendant quelques années Gens continua sa vie érémitique en compagnie de sa vache et de son loup. Rien d'extraordinaire à signaler jusqu'au jour où le loup, paraît-il, comme un bon chien fidèle, revint à Monteux signifiant aux habitants de le suivre. Derrière lui quelques-uns prirent la route et le loup les conduisit jusqu'au trou où Saint Gens reposait du grand repos de la mort.

Comprenant enfin son péché, Monteux s'humilia et, organisant une procession, courut immédiatement au tombeau du Saint implorer son pardon. Prenant alors un engagement solennel il lui promit de revenir chaque année à pareille date en pèlerinage de pénitence et depuis il n'a jamais manqué à son vœu.

Telles sont les données que nous avons sur la vie de Saint Gens et l'origine de son culte.

LE PÈLERINAGE

Au lendemain de la mort de Saint Gens, Monteux, nous l'avons vu, revenant à de meilleurs sentiments, se rendit sur son tombeau et fit le vœu d'y revenir chaque année en pèlerinage. De fait, il n'y a jamais manqué, le pèlerinage traditionnel a lieu tous les ans, le dimanche qui suit le 16 mai, date de la mort de Saint Gens. Il se déroule d'après un antique cérémonial très pittoresque et plein de charmes, soit à Monteux au départ et à l'arrivée du Saint, soit à l'ermitage, pendant les offices, avec les porteurs ou « San-Genaire » vêtus à l'ancienne mode provençale, les résonnances des cantiques et des vivats, la joie débordante de la foule.

Mais le pèlerinage par excellence, celui qu'on appelle « le Grand Pardon » a lieu le premier dimanche de septembre. Il commence dès la veille au matin, se continue jusqu'au lendemain soir. Messes,

Salut du Saint Sacrement, Procession, Chapelet, Cantiques, Sermons en langue provençale... la chapelle ne désemplit pas. On y vient de toute la Provence et aux temps heureux d'avant-guerre, on y comptait jusqu'à 5.000 personnes.

Tous les autres dimanches de septembre, le dernier en particulier, sont occasion à pèlerinages.

Distinguons aussi les pèlerinages *SOLENNELS* c'est-à-dire où l'on accourt en foule, avec célébration des offices liturgiques ; ils viennent d'être mentionnés ; et les pèlerinages *PRIVÉS :* ceux-ci ont lieu en tous temps, mais surtout durant la belle saison ; il n'est pas rare, en effet, que des personnes viennent, même de très loin, passer quelques heures au sanctuaire, seules avec Saint Gens.

LE SANCTUAIRE

C'est un ensemble de bâtiments d'aspect très disparate et, avouons-le, sans beauté, situés dans le bas-fond, à l'extrémité sud du vallon dit de Saint-Gens, à 3 kms du Beaucet. Lieux superbes de verdures et de montagnes et qui mériteraient une construction homogène de style roman en rapport avec eux. Mais faute de ressources et d'initiative on a construit un peu « au petit bonheur » et à toutes les époques.

LA CHAPELLE ACTUELLE, au centre, ne date que d'une quarantaine d'années. Bâtie sur l'emplacement de l'ancienne, toute petite, dont le chœur d'un roman très pur a été conservé et sert de coupole, elle unit assez bien avec ses trois nefs la majesté à la grandeur. A part une profusion de bannières et d'ex-voto, aucun ornement ne la décore.

A droite de la chapelle se développe un bâtiment énorme, d'aspect très vieux et suggérant plutôt l'idée d'une caserne que d'un édifice religieux avec son grand mur tout droit, percé symétriquement de portes et de fenêtres. C'est *l'Ermitage proprement dit.* Il comprend en son milieu un escalier monumental qui dessert aux 3 étages de longs couloirs donnant accès à des chambres. Il fut construit à la fin du XVII[e] siècle par un vaillant ermite, du nom *d'Antoine Fontaine* sur les ruines d'un monastère Bénédictin démoli par les Albigeois et pour servir aux prêtres et aux fidèles en temps de pèlerinage.

A gauche le *MAGASIN D'OBJETS DE PIÉTÉ* dresse sa façade de briques rouges, minuscule en comparaison du reste. C'est la construction la plus récente, remontant à peine à une vingtaine d'années. Il fait bon se promener à l'intérieur devant les vitrines chargées de souvenirs dans le brouhaha joyeux des vendeuses et des acheteurs.

Enfin l'homme n'ayant pas seulement un esprit mais un corps et tout pèlerinage qui se respecte veillant à la réfection de l'un et de l'autre, mentionnons les deux *CAFÉS-RESTAURANTS* qui ont aussi leur place à Saint-Gens. Vieux bâtiments qui tiennent de la grange mais tellement gais et intimes avec leurs terrasses et leurs salles rustiques, au personnel si accueillant !

Tout cela : église, ermitage, magasin, cafés, est une ruche bourdonnante en temps de pèlerinage ; mais quelle solitude quand il n'y a personne et que tout est fermé ! Il y a deux Saint-Gens qu'il faut connaître : celui d'été et celui d'hiver. Ils n'en sont pas moins beaux l'un et l'autre, car si la foule donne l'impression de la majesté, la solitude suggère l'infini.

LE RELIQUAIRE

Les Saints méritent notre *vénération* parce qu'ils sont d'une manière *excellente* les *amis de Dieu* et nos protecteurs dans le Ciel. Ainsi se justifie leur culte. Toutefois notre piété aime à posséder des Saints, comme de tout être cher, quelque chose leur ayant appartenu et qui nous en rappelle de façon palpable le souvenir : un morceau de vêtement, un écrit, un os par exemple. Ces restes précieux s'appellent des *reliques ;* et le culte que nous leur rendons ne s'adresse pas à ces restes en eux-mêmes, mais rejaillit sur Celui à qui ils appartiennent, est un moyen d'entrer en communication avec lui.

De Saint Gens nous possédons quelques os authentiques, pieusement enchâssés dans un reliquaire magnifique dû au talent du grand sculpteur mazannais Bernus (XVIII[e] siècle).

Ce reliquaire en bois doré représente une urne funéraire soutenue par les deux animaux familiers de Saint Gens : la vache et le loup, au-dessus de laquelle se dresse la statue du Saint à genoux, le coude droit appuyé sur un tronc d'arbre et le bras gauche légèrement déployé en un geste d'accueil.

Que de pèlerins il a vu défiler ! Que de prières il a entendues ! Que de vicissitudes il a subies lors des troubles populaires, par exemple au moment de la grande révolution française où il passa 3 ans sous un rocher dissimulé derrière des fagots ! Qu'il est beau à nos yeux d'artiste ! Qu'il est cher surtout à nos cœurs chrétiens contenant les restes de celui que nous aimons et que nous invoquons.

Serait-il vrai qu'il y a des gens qui ont foi à Saint Gens et qui n'ont pas foi au Bon Dieu ? On voudrait bien ne pas le croire tant la chose est absurde, déraisonnable, comme si Saint Gens avait été ce qu'il est par lui-même, sans l'aide de la grâce et suffisait à expliquer la création du monde. Mais que penser de ceux qui ne se montrent religieux qu'en temps de pèlerinage ? Que penser de ceux qui entrent dans l'église sans un élan de cœur pour l'Hôte du Tabernacle, n'ayant de la piété que pour Saint Gens ? Que penser de ceux qui croient qu'une prière au tombeau, un cierge mis à brûler, un attouchement des reliques... suffiront *en soi* et *infailliblement,* à leur procurer ce qu'ils demandent ? *Superstition,* c'est-à-dire religion mal comprise. A tous ces gens-là prêtons l'excuse de l'ignorance, et nul doute que Dieu, qui est plus miséricordieux que nous, les prend pour ce qu'ils valent : de pauvres êtres qui ne savent pas et qui ont quand même un fond religieux.

Qu'on sache pourtant que les Saints, quelles que soient leurs vertus et leur crédit, restent des *créatures* et qu'il y aurait péché à les égaler au créateur. Leur culte n'est légitime que dans la mesure où il respecte l'ordre et mène à Dieu. Alors que notre amour pour Saint Gens ne nous fasse pas oublier le service de Dieu ; bien plutôt qu'il soit un moyen de nous rapprocher de Dieu, de nous aider à accomplir tous nos devoirs de chrétiens.

NOTRE-DAME DE L'ERMITAGE

Dans l'église de Saint-Gens, à droite, il y a une statue de la Vierge, érigée sous le vocable de *NOTRE-DAME DE L'ERMITAGE.* Peut-être que les pèlerins ne pensent guère à elle, qu'ils la connaissent à peine, tout occupés qu'ils sont à chanter les louanges du Grand Ermite.

C'est une statue en bois doré, de grandeur naturelle, représentant la Vierge tenant dans ses bras l'Enfant-Jésus. Elle est très ancienne, mais très belle et les diverses restaurations qu'elle a subies faites avec goût ne lui enlèvent rien de son charme. Elle a toute une histoire. Avant de trôner à Saint-Gens, elle résidait dans un monastère de Bénédictines à Prébayon, près de Vaison-la-Romaine, cadeau de Louis XIII aux bonnes sœurs, en souvenir de Germilie, une des dames de la reine Sainte Radegonde et créatrice du monastère. Pendant longtemps, elle présida aux destinées du pèlerinage célèbre de Prébayon. Mais la Révolution arriva : en 1793, le monastère fut ruiné. Heureusement qu'un pieux voisin eut le temps et le courage de s'emparer de la statue de la Vierge et de la cacher. Plus tard, quand la paix fut revenue, cet homme voyant que Prébayon ne se relèverait pas, fit les honneurs à Saint-Gens de son pieux trésor. C'est ainsi que Notre-Dame de Prébayon devint Notre-Dame de l'Ermitage.

LA SPÉCIALITÉ DE SAINT-GENS

S'il est permis sans irrévérence d'employer le mot de « spécialité » pour désigner la puissance particulière d'un Saint, ce pourquoi on l'invoque de préférence, nous dirons que Saint Gens est le *patron de la pluie et des fièvres.*

Comprenons cela non pas d'une manière païenne ou superstitieuse, en ce sens qu'il serait comme une espèce de Dieu antique ayant la haute main sur ces éléments et en usant à discrétion ; mais à la manière chrétienne. Les Saints, si grands soient-ils, même la Très Sainte Vierge ne sont que des créatures ; s'ils jouissent de quelque pouvoir surnaturel ce ne peut être qu'*en dépendance de Dieu* qui par pure bonté l'accorde à leurs mérites. Et notons bien que leurs secours n'est pas automatiquement et infailliblement lié à nos prières, mais dépend surtout de nos mérites à nous et de l'usage que nous ferons du bien demandé.

Ces précisions apportées, il est facile de justifier le crédit de Saint Gens sur la pluie et les fièvres. De son vivant, nous l'avons vu, il a fait pleuvoir sur ses compatriotes malheureux et repentants ;

pareillement il a fait couler la source miraculeuse pour étancher la soif de sa mère. Il n'en fallut pas davantage à la piété pour le prier dans ces deux sortes de besoins qui ne sont pas sans analogie l'un et l'autre : le rafraîchissement de la terre brûlée de sécheresse et le rafraîchissement du corps humain consumé par la fièvre.

Et qui dira ses nombreux miracles ! Rien mieux ne les atteste que les ex-voto tapissant les murs de sa chapelle et augmentant d'une année à l'autre.

Continuant la tradition de nos aïeux, prions-le donc chaque fois que nous en aurons besoin. N'oublions pas cependant que plus haut que la terre il y a le Ciel ; que le corps n'est rien en comparaison de l'âme. Si, entendu de la bouche même de témoins authentiques, le récit de tel ou tel miracle dû à Saint Gens, nous comble de joie, n'oublions pas qu'il y a d'autres besoins que les besoins matériels, comme il y a une autre fièvre que celle du corps. Bien qu'invisibles, les nécessités spirituelles n'en sont pas moins d'une importance capitale ; bien qu'invisible cette fièvre de l'âme qu'est le péché n'en est pas moins souverainement néfaste.

Par dessus tout, que Saint Gens nous garde bons chrétiens et nous rende meilleurs. Au fond, voilà ce qui importe le plus.

Alors, quand nous viendrons en pèlerinage, après avoir demandé ce dont notre corps a besoin, prions surtout pour le bien, pour la perfection de notre âme. Sincères et ferventes, de telles prières ne peuvent pas ne pas être exaucées. Déjà sur la terre, nous rapprochant de Saint Gens par la vertu, eles nous mériteront dans le Ciel la gloire et le bonheur éternel pour lequel nous avons été créés.

« Vivo San Gènt. »

Abbé ULPAT,
Ancien Curé du Beaucet,
Curé de Saint-Saturnin-lès-Apt.

Extrait du livre

de Monseigneur J. AVRIL, Félibre Majoral

DOU BRÈS... A LA GLÈISO

Tome Segound

LOU ROUMAVAGE DE SANT-GÈNT

A leva d'aquéu di Sànti-Mario — emai encaro ! — i'a pas dins nosto Prouvènço e noste Coumtat, roumavage pu fervourous e pu poupulàri qu'aquéu de Sant Gènt, l'ermito dou Baucet.

Se n'ia' que n'en rison, n'i'a que n'en plouron ; e dins aquésti, l'auriéu bello pèr vous prouva que sian en bono coumpagno. Mistral coume Aubanel, pèr parla que di Mèstre, ié soun esta, à Sant-Gènt, dins soun jouine tèms e après, n'an pas agu crento de nous lou dire. En proun de rode, li *Memori e Raconte* nous n'en parlon. Au cant VIII de *Mirèio,* aco vai sèns dire, avèn tres estrofo que nous vanton l'adjudo dou sant Ermito, e la letro d'Aubanel à Mistral (1886) nous rensigno sus lou biais e lou vanc d'aquéu flame roumavage. I'aurié proun d'aco pèr nous rapela lou respèt que s'amerito uno talo tradicioun, coume aquelo di Santo, estènt pièi qu'emé li sant « fau pas jouga », coume l'escrivié, dins lou tèms, Mistral à Jùli Veran, e que tout ço que toco à la religioun, vou la peno, que que n'en digon, que ié leven lou capèu.

Ce qu'es esta Sant Gènt ? Cerquèn pas pu liuen e pu segur que l'Oufice que la Glèiso d'Avignoun fai legi à si prèire sus soun comte, lou sege de mai, jour de sa fèsto.

« Sant Gènt naissigué à Mountèu, viloto de l'archidioucèsi d'Avignoun, pas liuen de Carpentras. Eron paure si gènt, mai bon crestian. Se dis que, encaro enfant, s'enanè dins uno retirado proche dou Baucet, pèr ié mena la vido d'ermitan. Aqui pregavo e travaiavo pèr manja, e lèu gagnè ils auturo d'uno grando santeta. Vous trou-

varés qu'un jour qu'avié ni vin ni aigo pèr reviscoula si parènt que l'avien rejoun dins sa bori, touquè, à ço que dison, lou roucas de si det e n'en faguè raia uno bevènto sauvarello pèr li desasseda. Vuei encaro l'on pou vèire, coume testmoni permanènt dou miracle, la font que soun aigo sanitouso es en-de-bon i febrous. Lou bèl an de Diéu milo siès cènt trento, Aleissandre Bichi, de Sieno, Evesque de Carpentras, enterin que vesitavo soun dioucèsi, ourdounè que lis os sacra de Sant Gènt fuguèsson rejoun dins uno caisso bèn poulido qu'eisadamen se pourtèsse en proucessioun. Pièi faguè trasferi lou sant cors dins la glèiso parrouquialo dou Baucet, que n'es à-n'uno pichoto ouro. »

Vaqui ço que retèn la Glèiso, ço qu'aprovo, ço qu'encourajo, sènso n'en faire pamens un article de fe, de ço que devèn saupre sus noste Patroun de Prouvènço.

Es tout ? n'i'a que diran. E vo ! basto, dins vue cènts an, n'en diguèsson eitant de nous-àutri ! Doumaci, fau se pensa que noste jouine Bournarèu (èro soun noum d'oustau) a viscu de 1104 à 1127, e qu'à-n'aquelo epoco, li causo, meme estraourdinàri, se passavon de bouco en bouco e noun pèr escrit. Es ansin que la voues dou pople prouclamavo lou pu souvènt la santeta de quaucun, bèn davans que la Glèiso pousquèsse se n'entreva e se reserva lou cas coume lou fai aro. Dins aco, aquéu qu'aurié pacènci de tafura din lis Archiéu dou Baucet, de Montèu, de Carpentras e d'Avignoun, aurié lèu rapuga sa garbo de doucumen, de glèiso o pas de glèiso, que s'en-devènon moula emé lou testimoni de la legèndo e di pèiro sus lou comte e lou culte de noste sant, fin qu'à n'en faire, quau saup ?, l'un di proumié desi devot.

Counvendran pièi qu'eici — e n'es ansin de tout — coume l'eurre envertouio lou pege e s'arrapo i muraio, la legèndo segur a tapissa l'istori. Mai la legèndo tapissiero, i'a de tèms que, passido, rebalarié pèr lou sou se la muraio de l'istori avié pas tengu drecho, s'avié toumba en douliho coume un viéi moble chirouna. Aco di, chaplen gros : fau pamens pas s'estèndre mai que ço qu'avèn de lançou :

Tre qu'an sachu la mort de soun coumpatriote — e l'an sachu, li Mountelen, pèr li gingoulamen dou famous loup qu'avié sauna sa vaco e que noste Gènt l'avié coundana pèr aco à tira l'araire à sa plaço, en fasènt couble em'aquelo que ié restavo — eitant lèu, dise, li Mountelen venguèron repentous e vergougnous pèr vèire un darrié cop aquéu qu'avien embarra pièi aqueira, coume un proufèto de

malur, dins li planuro mountelenco, doumaci que s'enmelavo de ié faire de bèn, en li mouralisant. Siguè, ma fe, lou proumié roumavage de Sant-Gènt e de-segur lou mai fervourrous. De s'èstre manca au respèt de Sant Gènt a fa que macaran pus jamai, que tèms que fague e que tèms que siègue, de lou veni querre chasque an dins sa gleiseto e de pourta soun retra en triounfle à Mountèu, lou 16 de mai, que n'en faran so fèsto e sa voto. La pountannado revouluciounàri de 1789 lis arreste meme pas, coume n'en fai fe *Lou grand Sant Genaire,* pouèmo pretoucant dou pouèto-felibre Boudin, d'Avignoun.

Mai lou renoum de Sant Gènt s'es lèu esbrudi et de troupelado de mounde vènon au bèu tèms dins la gorgo enroucassido pèr lou prega e lou canta. Uno grando capello es alor bastido em'un couvènt de mounge benedictin pèr n'en garda li relicle. Mai veici lis Albigés que saquejon l'ermitage ; tout ié passo e tout ié cremo ; sigué miracle se li relicle restèron, amoulouna souto la bastido acrasado.

Pas pulèu l'aurige esvarta, uno novo capello s'aubouro sus li rouino de l'anciano, peraqui vers 1250. E deja vesèn Clemènt V qu'èro de Saint-Gile e qu'èro vengu de-segur à Sant-Gènt avans d'èstre Papo, baia forço indulgènci à-n'aquéli que, piousamen, n'en faran lou roumavage. Es esta lou proumié de cinq Papo que, dins lou debana di siècle faran parié ; provo que la Glèiso mantèn toujour ço que s'amerito de l'èstre. Uno Counfrarié de Sant-Gènt remplaçara li mounge pus tard pèr la gardo dou santuàri, o dou mens pèr n'empura la flamo, e n'en vedra de pertout es n'en metre.

A faugu que n'i'aguèsse pèr que, vue siècle à-de-rèng, catau o simple pacan agon fa l'estireto Baucet-Sant-Gènt, d'à pèd o à chivau, dins li draiou aroucassi d'aquelo coumbo assouvagido. L'an 1773, lou patroun di roumiéu de Françe, sant Benezet Labre, es vengu prega sus lou cors de noste sant ermite.

D'à cha pau, de long dou camin s'es basti d'ouratori i rode presuma dis episodi li mai marcant de sa vido. Aco, emé lis ex-voto e bandiero, nous dison ço que la crounico nous taiso, sus lou poudé avera de sant Gènt e lou culte que se ié gardo. I'a que de legi lou gracious cantico, en lengo nostro, que se cantavo au siècle segen (s'atrovo à la Biblioutèco de Carpentras) e que nous baio d'entresigne sus tout ço que se disié à l'epoco sus soun comte.

Après li pouèto, lis artiste. Dins un apartamen dou Palais di Papo se pou vèire un triptique lumenous dou pintre Paul Veysoun que retrais, en abrejat, la vido dou Patroun de la Prouvènço. Avèn pièi la caisso de si relicle, en bos daura, un di cap-d'obro de noste

escultaire Bernus de Mazan, que dato de 1696. Vous la despinta prendrié trop de plaço : anas pulèu la vèire, à Sant-Gènt, e me n'en dirés de nouvello !

Dirai parié de la capello. Lou tèms, e subre-tout li gènt, l'avèn di, l'an proun de fes margassado, e pamens, talo qu'es vuei, emé sa coupolo roumano e maugrat li petaçoun qu'a faugu i'apoundre pèr la rebiha, la bastisso a encaro grand èr, estènt pièi que li creto de l'istori, coume li creto de guerro, descaron pas un mounumen, mai lou trasfiguron.

Aro, lou mai que ié vèn de pelerin à Sant-Gènt, en caravano ourganisado, es d'en Prouvènço, di païs que s'estalouiron entre Arle e Durènço. Aro que lou camin n'a plus ges d'ancado, se pou escala fin qu'au magasin e au santuàri, emé li càrri que l'on vou. A parti dou mes de mai, se pou dire que cade dimenche i'a de mounde. Lou mes de setèmbre pamens tèn lou le e fau reteni d'avanço pèr agué lis ounour. Es lou quatren dimenche que s'acampon, forço noumbrous, li jouine terradié, pèr lou « Grand Perdoun », souto la presidènci de Mounsegne l'Archevesque : es lou darrié roumavage counsequènt de l'annado.

Mai li Mountelen, se coumprèn, rèston, dre de lèi e de parentage, li proumié e li mai afeciouna Sant-Genaire : lou fau vèire dous cop pèr an, lou 16 de mai e lou segound dimenche de setèmbre.

Tirarié trop de long se vous la despintave aquelo proucessioun dou 16, soulenno, estranjo meme pèr li gènt de deforo, e que retrais, esmouvènto, lou courtege que se debanè quand la maire dou jouine Bournarèu, li Conse e lou pople de Mountèu venguèron lou suplica de rintra au clouchié, pèr leva la malediciouu proufetico qu'arrouino soun païs : la secaresso. D'aqui vèn que se pregara sant Gènt pèr la plueio coume se fai dejà pèr li febre. Lou raconte n'es esta fa en 1886 pèr Aubanel. que i'èro : l'escriguè tout d'un tèms à Mistral que l'a counsigna pèr vous dins si *Memori.* Eici mai, n'es pas de lou dire, lou fau vèire, pèr saupre tout ço que pou i'agué d'estrambord e de fe dins : « Vivo lou grand sant Gènt ! »

« Qu'es, à coustat d'aco, nosto glori moundano de pouèto, d'artisto, de sabènt, de guerrié, tout au mai couneigudo de quàuquis amiraire ! Aquelo d'un sant Gènt que vèi touti lis an, dempièi sèt cènts an, de milié de fidèu veni lou suplica dins sa coumbo perdudo... » Quau parlo ainsi ? Mistral, dins si *Memori,* pajo 204.

D'estello ansin, n'aguès pas pou, res a li bras proun long pèr li rastela, res aura proun d'alen pèr lis amoussa.

Imprimerie Jean Aubanel, Avignon
Dépôt légal — 3e trimestre 1973 — N° 318